

Depuis sa mort, il est impossible d'évoquer l'amiral Keposvor sans faire naître la discorde : qui était-il vraiment ? Un navigateur exceptionnel, un explorateur héroïque, un tacticien génial ? Ou un redoutable traître à la Couronne, un manipulateur cynique, un aventurier sans scrupule porté par de folles idées de grandeur ?

Pour avoir côtoyé cet homme plusieurs années durant, dès la fondation de nos trois comptoirs de commerce sur la péninsule de Malaisie en 1718, et pour l'avoir accompagné de sa gloire à sa déchéance et presque jusqu'à la fin que l'on sait, je crois aujourd'hui nécessaire de révéler ce que j'ai pu consigner au fil des années dans mon journal de bord.

Le texte qui va suivre a été remis en forme, naturellement. Les phrases incorrectes ou incompréhensibles car notées à la hâte dans le manuscrit ont été corrigées du mieux que je le pouvais, avec une fidélité absolue à mon souvenir. Jamais ce travail de préparation en vue de l'impression ne s'est abaissé à la moindre trahison des faits, pas plus que de mes sentiments, dussent-ils être en contradiction les uns avec les autres ici ou là dans le récit : le temps nous façonne au fil des ans, nous faisant éprouver les événements différemment en fonction de l'âge. Que celui qui n'a jamais changé d'avis sur rien me jette la première pierre.

Auront ainsi disparu – pour autant que j'y sois parvenu – les fautes, répétitions et lacunes qui parsemaient ces pages, écrites souvent de façon précipitée et parfois dans des situations précaires, comme le lecteur le découvrira. Mais j'y ai conservé certaines interruptions ou ratures, les jugeant révélatrices de ma pensée à ce moment.

Je n'en ai omis, délibérément, que ce qui ne concernait pas notre sujet : pour la plupart les notes prises ici et là, dans les marges ou parfois même en pleine page entre deux comptes rendus de mes journées, et qui portaient sur mon activité d'alors dans les champs et les cultures. Des croquis nombreux, des tableaux chiffrés, des cotes, des coupes de terrain, tracés à l'encre ou au crayon, n'avaient pas non plus leur place dans ce petit livre. Pour qui poserait la question : tout cela a été réemployé voilà bien longtemps pour les quelques opuscules signés de mon nom que l'on peut encore consulter dans la modeste bibliothèque d'agronomie de l'Académie Royale.

À la relecture, j'ai retrouvé bien des noms que j'avais oubliés, ainsi que d'autres qui ne m'évoquent plus rien. Il est étrange de mesurer combien ce passé, pas si lointain en vérité, peut sembler ancien aussitôt que l'oubli, volontaire ou non, a fait son œuvre.

Je comprends d'autant mieux les doutes, les questionnements et les scrupules de ceux qui n'ont pas connu ces années, ni vécu les événements ici rapportés comme je l'ai fait alors : de l'intérieur. Le portrait que je brosse dans ces pages de la figure de Keposvor paraîtra certainement incomplet à nombre de lecteurs ; moi-même, à présent, j'aurais bien des traits et des anecdotes à y ajouter, mais ce serait avec la déformation inévitable apportée par les années. Aussi ai-je toujours préféré retrancher ce dont je n'étais pas certain plutôt que l'ajouter, afin de conserver à ce témoignage son intégrité.

J'ai consigné dans ce journal les faits tels que je les ai vus ou tels qu'ils m'ont été appris durant ces années-là. Il présente le portrait le plus fidèle que l'on puisse faire désormais de l'amiral, sans aucun des partis-pris qui nourrissent aujourd'hui la polémique à son sujet.

Et ainsi, enfin, la Postérité tranchera.

K. N.

I.

Mardi 12 octobre 1717

Aujourd'hui je vais prendre la mer pour la première fois, et je suis terrifié.

Que penserait-on de moi, à me voir ainsi cloîtré dans ma cabine dans l'attente du départ, sinon que je suis ridicule et que je n'ai nullement ma place à bord ? J'entends tout autour cette effervescence, ces pas qui résonnent sur les planches, ces masses que l'on traîne ou que l'on soulève, ces échos de voix donnant des ordres, parfois ces rires, secs, gras, toujours insouciant, à l'opposé de cette angoisse qui me ronge le ventre et menace de remplir mon vase de nuit.

Sortir ? Aller me montrer sur le pont ? À quoi bon ? Je m'y trouverais inévitablement dans les jambes de quelque marin affairé, d'un officier qui aussitôt m'enverrait paître, ou de l'un ou l'autre de ces Messieurs, tous ces gens savants qui vont partager le voyage.

De même, pourquoi irais-je m'appuyer au bastingage, si c'est ainsi que cela se nomme – tant de mots étranges à bord de ce voilier, comme autant de sources d'ennuis et de moqueries pour le terrien que je suis ! – afin de faire des adieux aux parents et amis restés sur le quai ? Qui y reconnaîtrais-je en vérité ? Personne. Il ne s'y trouve ni parent ni ami, et contemplant la foule affairée telle un nid d'insectes grouillant de partout dans les ruelles du port et sur ses jetées, je n'y ressentirais qu'une immense solitude.

Est-ce vraiment le moment de comprendre que je ne me suis pas fait de relations véritables dans la capitale ? Et que mes parents me manquent, tout comme cette vieille bonne cité de Herdel où, pourtant, j'avais éprouvé chaque jour le

sentiment d'étouffer à l'ombre des murailles vénérables ? Quelle folie m'a donc pris de partir aussitôt que j'en ai eu l'occasion ? Il est bien tard pour en avoir des regrets, à présent.

Et Ophelia, la douce, la blonde, la diaphane Ophelia aux yeux d'aigue-marine, que j'abandonne pour cette aventure peut-être sans retour, et à qui je n'aurai jamais osé déclarer ma flamme : si cet affreux navire vient à sombrer dans les mers australes, le saura-t-elle jamais ? Et si par extraordinaire elle l'apprenait, que lui inspirerait d'entendre mon nom au nombre de ceux des disparus, sinon de l'indifférence envers un presque inconnu, ou le furtif émoi d'une perte qui au fond ne nous cause pas de chagrin véritable ?

Qu'aurai-je jamais été pour elle que ce damoiseau empoté qui l'aura incommodée de ses regards alanguis sans jamais oser demander à lui être présenté ?

Oui, un petit damoiseau empoté, introverti, au visage poupin, si gauche avec les usages du monde et plus encore avec ceux du siècle, et que son état de dernier fils de hobereau obscur, même à Herdel, condamne à une vie de second plan. Même maintenant, malgré le privilège de cette cabine étroite et nauséabonde que, à en juger par la seconde couchette, je vais devoir partager pendant les mois à venir avec un étranger, même au jour de ce départ pour des terres lointaines et inconnues : je ne demeure que le second, l'assistant, le commis sinon le valet, du grand Barnas.

Ce n'était pas le destin que les autres me prédisaient – encore moins celui que je me voyais.

Ce soir.

De retour à mon journal, qui assurément sera mon unique compagnon au cours de ce voyage. Jamais je ne remercierai assez ma mère de me l'avoir fait parvenir, juste à temps avant l'embarquement. Il sera mon confident à bord, sans doute le seul en qui je pourrai avoir confiance.

À moins que mon voisin de couchette ne se révèle bon camarade au cours des semaines à venir ? Il dort déjà, et ronfle de manière plutôt sympathique. Sans doute pas plus âgé que moi, et lui aussi assistant de l'un des hommes de

science de cette expédition. Un apprenti-géomètre, sauf erreur. Peut-être aurons-nous davantage à échanger que ma réserve naturelle ne me le fait toujours craindre. Il se nomme Romans Widekinn. Cheveux noirs, yeux bruns, nez fort, stature haute, corps mince, visage souriant et bonasse en apparence. Une nature heureuse, dirait-on, qui ne s'incommode pas des éléments, à en juger par la sérénité de son sommeil alors que tout bouge et grince autour de nous. Mon parfait opposé ? Sans doute est-ce pour cela que, aussitôt que le permettait la courtoisie, j'ai quitté notre cabine après son arrivée.

Néanmoins, c'est à Widekinn que je dois d'avoir, par la force des choses, pris le temps d'arpenter le pont du bateau, alors que l'on ordonnait le départ. Situation paradoxale : je venais de fuir un homme, d'allure calme, pour me jeter dans la cohue de dizaines de marins courant de partout et s'affairant aux manœuvres. On imaginera le hoquet qui m'a saisi à ce spectacle. Je me suis efforcé de me plaquer à tout ce qui était fixe, de me tenir aussi éloigné que possible de tout ce qui ne l'était pas. Puis enfin ce ballet inconnu a pris sens à mes yeux, un ordre naturel se dessinant dans ce grand chaos, répondant à des instructions données avec économie et précision.

J'ai levé les yeux vers l'arrière (le château ? gaillard ? dunette ?), y apercevant deux silhouettes droites et immobiles : le capitaine en second répétant d'une voix forte les commandements de son supérieur, proférés quant à eux si doucement qu'il m'était impossible de les percevoir. Mais je devinais la voix froide et sèche du capitaine, son ton hautain et tranchant, pareil à celui dont il avait usé envers notre compagnie à notre montée à bord, avec pour seules paroles de bienvenue cet avertissement :

« Je ferai remonter les aussières à midi. »

Il se nomme Keposvor et a le grade de commandeur. J'ignore son prénom. Un homme de mer, peu amène, yeux gris et durs éclairant un visage halé, fermé, malgré des traits qui pourraient être plaisants s'il consentait à sourire. Peruque sobre mais neuve sous son tricorne, et pour le reste uniforme impeccable. Il semble exiger la même rigueur de

ses officiers, voire de tout son équipage à présent que j'y repense.

Puis les voiles se sont gonflées, et comme annoncé nous avons quitté le quai à midi. Avec un mélange de terreur et d'une excitation aussi curieuse que déraisonnable, j'ai vu s'éloigner le port de Borghavan¹, ses défenses, la colline et ses bâtiments, et tout ce qui jusqu'alors avait fait ma vie. Ce spectacle saisissant, qui ne m'aurait jamais été permis si je n'avais quitté la terre ferme, s'est bientôt trouvé masqué par la formation de notre flottille, les quatre autres vaisseaux de ligne encadrant trois bateaux de commerce que je devinais chargés de colons.

L'Étoile, La Prospérité, La Fortune : des noms de bon augure pour ces bâtiments ventrus à la ligne confortable. Rien de commun, donc, avec nos vaisseaux d'escorte, plus fins, certainement plus rapides, baptisés pour la guerre : *Le Glorieux, Le Fulminant* et son jumeau *Le Tonnant*, le *Prince Rodolf* et le navire amiral, *L'Inflexible*, qui grince tout autour de moi et avale les milles de la Baltique dans la nuit.

Je commence à avoir faim. Tout à l'heure, dans la cabine exigüe des officiers subalternes où mes semblables ont la consigne de dîner, les premiers mouvements du bateau lancé à pleine vitesse, tangage, roulis ou bande, je ne sais exactement, ont suffi à me retourner le cœur et me rendre impossible l'idée de faire descendre le moindre aliment, la moindre soupe, dans mon estomac.

J'avoue n'avoir que peu apprécié les sourires goguenards et les œillades échangées par les marins à notre table, ni leurs paroles faussement légères destinées en vérité à moquer les gens de la terre ferme, sinon leurs sous-entendus sur notre virilité. À ce sujet, j'ignore quel sort il est réservé aux mousses lors de ces traversées, et préfère ne pas pousser plus avant ces allusions à je ne sais quel sordide tonneau dans la cale.

Il faut que j'en prenne mon parti cependant. Je devrai serrer les dents durant tous ces mois que durera notre voyage vers les Îles aux Épices – sans songer à celui du retour qui, pour être le voyage du Salut, n'en sera pas moins tout aussi

1. Capitale d'Eklendys (NdT).

pénible à endurer, j'en prends le pari.

Sans doute ferais-je mieux d'imiter mon compagnon de chambrée, et aller dormir au plus vite. Mais comment le pourrai-je, sachant que tout bouge autour de moi et que sous la coque s'ouvrent des abysses glacés où s'agitent avec frénésie des créatures abominables, avides de marins passés par-dessus bord ?

Jeudi 14 octobre 1717

Mes nausées commencent à passer. Le bouillon me fait du bien. Widekinn s'avère un camarade charmant, serviable bien plus que ne l'exigerait le peu de connaissance que nous avons l'un de l'autre. Décidément, ce Romans est d'une heureuse nature. C'est lui qui a proposé d'user de nos prénoms, compte tenu de notre situation commune et surtout de la promiscuité honnête dans laquelle nous allons vivre les prochains mois. Comment le lui refuser ? Sa gentillesse est désarmante.

C'est aussi grâce à lui que je prends de plus en plus l'habitude de me rendre sur le pont (ou pont supérieur ?). Le vent marin me fait le plus grand bien, d'une part, et d'autre part l'intérêt de Romans pour la structure de notre bâtiment et pour les manœuvres des hommes d'équipage me réjouit à chaque fois. Mon compagnon s'efforce d'apprendre le vocabulaire si particulier qui a cours à bord, et qui me reste toujours autant étranger en ce qu'il me renvoie à ma condition de créature purement terrestre ; et son intérêt se porte de même sur la construction du navire qui nous emporte au loin.

« Mais n'êtes-vous pas plus architecte que géomètre ? » lui ai-je demandé ce matin.

« Quelle différence ? » a-t-il répondu en haussant les épaules avec un grand sourire dévoilant ses dents écartées. « Pour quiconque aime connaître la nature des choses, il

© Éditions de l'Astronome 2025
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
strictement réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-36686-246-1

Dépôt légal octobre 2025

Achevé d'imprimer en septembre 2025
par les Imprimeries Bussière
18203 St-Amand-Montrond (F)

pour le compte
des Éditions de l'Astronome
74200 Thonon-les-Bains (F)
www.editions-astronome.com